

DE LA MÊME AUTEURE

chez le même éditeur

*La Bosse*, 2000.

*Dépannage*, 2002.

*Cake !* suivi de *Il aurait suffi que tu sois mon frère*, 2002.

*Le Groenland*, 2003.

*L'Infusion*, 2004.

*Désertion*, 2005.

*Les Arrangements*, 2008.

*Family art*, 2009.

*À l'ombre*, 2010.

*De la salive comme oxygène* suivi de *Léa Lapraz* et de  
*Ce sont les autres qui me font penser*, 2010.

*En travaux*, 2012.

*Cupidon est malade : rêverie autour du « Songe d'une  
nuit d'été » de William Shakespeare*, 2014.

*J'ai bien fait ?* 2017.

*66 pulsations par minute*, 2018.

*Normalito* suivi de *Et puis on a sauté !*, 2020.

chez d'autres éditeurs

*La Route*, in *4 petites comédies pour une Comédie*,  
Lansman Éditeur, 2004.

*Israël-Palestine, portraits*, L'Arche Éditeur, 2009.

*Docteur Camiski ou l'Esprit du sexe* (avec Fabrice  
Melquiot), L'Arche Éditeur, 2015.

PAULINE SALES

## Les Femmes de la maison

LES SOLITAIRES INTEMPESTIFS

*Ce texte a été créé le 11 janvier 2021 au Théâtre de l'Éphémère, scène conventionnée pour les écritures théâtrales contemporaines, dans une mise en scène de l'auteur.*

*Avec Olivia Chatain, Anne Cressent, Hélène Viviès et Vincent Garanger.*

Scénographie : Damien Caille-Perret ; création lumières : Laurent Schneegans ; création sonore : Fred Bühl ; costumes : Nathalie Matriciani ; coiffure et maquillage : Cécile Kretschmar.

Production : À L'Envi, La Comédie – centre dramatique national de Reims, Les Quinconces & L'Espal – scène nationale du Mans, Le Théâtre de l'Éphémère – scène conventionnée (Le Mans), TnBA – Théâtre national de Bordeaux en Aquitaine, La Comédie de Saint-Étienne – centre dramatique national.

*À la belle équipe de création.*

© 2021, LES SOLITAIRES INTEMPESTIFS, ÉDITIONS  
1, rue Gay-Lussac – 25000 BESANÇON  
Tél. : 33 [0]3 81 81 00 22 – Fax : 33 [0]3 81 83 32 15

**[www.solitairesintempestifs.com](http://www.solitairesintempestifs.com)**

ISBN 978-2-84681-637-3

« Elles disent, prends ton temps, considère cette nouvelle espèce qui cherche un nouveau langage. Un grand vent balaie la terre. Le soleil va se lever. Les oiseaux ne chantent pas encore. »

Monique WITTIG, *Les Guérillères*, 1969.

« Le désir d'immortalité est une affaire d'homme. Et l'immortalité, moi, je n'en veux pas. [...] Puisque la femme ne peut pas s'inscrire dans cette société (très peu y parviennent et seulement après leur mort), que son écriture fasse de même, qu'elle disparaisse. Et je voudrais bien savoir (mais je ne le saurai jamais) à qui cela pourra un jour manquer. »

Elfriede JELINEK dans *Le Monde*, 15 août 2019.

## PERSONNAGES

### *I. Les années 1950 : La Maison*

GERMAINE, LA JEUNE FEMME DE L'AGENCE IMMOBILIÈRE,  
JORIS, SIMONE, LA FEMME DU VILLAGE, DOMINIQUE.

### *II. Les années 1970 : Womanhouse*

ANNIE, MIRIAM, JUDY, JORIS.

### *III. Les années 2020 : La Résidence*

FLORENCE, PAULA, VAL, CHRISTIANE.

*La pièce peut se jouer à trois comédiennes et un comédien, les rôles étant répartis ainsi :*

- une comédienne pour la Jeune Femme de l'agence immobilière, Dominique, Annie, Val.*
- une comédienne pour Germaine, la Femme du village, Miriam, Florence.*
- une comédienne pour Simone, Judy, Paula.*
- un comédien pour Joris, Christiane.*

I

LES ANNÉES 1950

LA MAISON

LA JEUNE FEMME DE L'AGENCE IMMOBILIÈRE. – La vendre ?

JORIS. – La vendre...

GERMAINE. – Il faudra bien.

LA JEUNE FEMME. – Vos enfants ?

GERMAINE. – Je n'en ai pas.

LA JEUNE FEMME. – Je croyais.

GERMAINE. – À votre âge vous pensez que toutes les femmes de l'âge du mien en ont forcément.

LA JEUNE FEMME. – Excusez-moi.

GERMAINE. – Les hortensias, ils me manqueront. Ne faites pas ça. Pas seulement. Des enfants. Débrouillez-vous pour faire autre chose.

Oui ? Non ? Des oreilles ? Un cerveau ? Une bouche ?

LA JEUNE FEMME. – Les gens comme vous s'intéressent surtout à ce qu'ils pensent.

GERMAINE. – Les « gens » comme moi ? Je suis une Jeanne, mademoiselle. Je ne connais pas les « gens » dont vous parlez.

JORIS. – Germaine !

GERMAINE, à *Joris*. – Elle est impayable. Pourtant on vous paie j’imagine pour ce travail.

JORIS. – Laisse-moi m’en occuper.

GERMAINE. – Je ne pourrais pas voir quelqu’un d’autre ? Il y a bien quelqu’un d’autre, non, un supérieur, quelqu’un de confiance ?

LA JEUNE FEMME. – Au-dessus ? Le directeur ? Vous voulez l’expertise de mon directeur ?

JORIS. – Un verre d’eau ?

GERMAINE. – Tu veux faire diversion ?

JORIS. – Oui.

GERMAINE. – Un verre d’eau ne suffira pas.

JORIS. – Tu pourrais...

GERMAINE. – ... aller voir au bar si j’y suis.

JORIS. – Il me semble bien t’y voir.

GERMAINE. – Tu te trompes.

JORIS. – Non, non je ne crois pas. Tu sirotes une Suze. Il y a un glaçon dedans. Tu presses le verre contre ton front.

GERMAINE, à *la jeune femme*. – Ne me regardez pas comme ça.

JORIS. – Germaine, elle ne te regardait pas.

GERMAINE, à *la jeune femme*. – Détrompez-vous. Je m’intéresse à ce que vous pensez.

LA JEUNE FEMME. – Je ne suis pas un papillon.

GERMAINE, à *Joris*. – Elle fait des raccourcis.

JORIS. – Tu aimes ça.

GERMAINE. – J’aime ça. Un chiot qui se fait les dents voilà ce que vous êtes.

LA JEUNE FEMME, à *Germaine*. – Je vous demande pardon ?

JORIS, à *Germaine*. – Le glaçon fond c’est dommage.

GERMAINE, à *Joris*. – Tu veux faire le tampon ?

JORIS. – Ce n’est pas mon rôle ?

GERMAINE. – C’est un complot ?

JORIS. – Tu irais ?

GERMAINE. – J’y vais.

JORIS, *à la jeune femme.* – Elle y va.

*Germaine sort.*

LA JEUNE FEMME. – C’est vrai ce qu’on dit ? Elle fait de belles photos ?

JORIS. – Ce n’est pas pour ça qu’on les aime. Elles existent.

LA JEUNE FEMME. – Comme si elles respiraient.

JORIS. – Qu’est-ce que c’est ?

LA JEUNE FEMME. – Le contrat. Je vous laisse relire.

JORIS. – Ça nous engage à quoi ?

LA JEUNE FEMME. – L’agence a l’exclusivité de la vente de votre maison durant trois mois.

JORIS. – L’exclusivité, en maisons comme en amour, cela a-t-il beaucoup de sens ?

LA JEUNE FEMME. – En cas de vente, une commission dont le montant /

JORIS. – Vous allez me dire trois mois c’est bref. Une période assez brève. Le temps de vivre un amour fou.

LA JEUNE FEMME. – Vous êtes son mari ?

JORIS. – Pourquoi ?

LA JEUNE FEMME. – On dit que vous ne vivez pas ensemble.

JORIS. – C’est ce qu’on dit ? C’est vrai ce qu’on dit. (De mon côté, je serais bien resté plus longtemps avec elle, qui sait, une bonne partie de ma vie avec elle.) Nous ne sommes pas d’ici. Ça doit faire partie des choses qu’on dit aussi. Que nous sommes des étrangers. À votre âge, elle voulait découvrir Paris. Je lui ai donné de l’argent pour son voyage. Elle est partie avec la femme d’un ami à moi. Elles sont devenues très proches. Elles dormaient le jour et sortaient la nuit. Elle n’avait jamais joui. Pas ma femme, l’autre. Alors ma femme lui a appris. C’est important. Il aurait été dommage qu’elle ne connaisse pas ça, n’est-ce pas ? Pourtant cette femme avait un mari et un amant. Quelquefois nous sommes vraiment bons à rien, les hommes, pleins de bonne volonté mais maladroits. Nous devons les rejoindre le mari de son amie et moi, mais ma femme, qui n’était pas encore ma femme à l’époque, m’a fait comprendre qu’elle préférait qu’on retarde notre arrivée. J’ai donc envoyé l’argent qui leur manquait. Elles se faisaient des dînettes, du fromage et du vin dans leur chambre, économisaient pour les soirées et la nuit parisiennes. C’est là, un soir, que ma femme a rencontré quelqu’un. Dès qu’elle me l’a présenté – je suis arrivé une semaine plus tard comme elle me l’avait demandé – j’ai su ce qui se passait entre eux. Elle n’a pas dit le contraire. Ma femme ne dit pas le contraire de la vérité. C’est dommage parfois. J’étais arrivé une semaine plus tard pour lui faire plaisir et elle avait rencontré cet homme.

Qu'est-ce que j'ai fait ? Je l'ai épousée et je lui ai pris cette maison en banlieue avec un studio pour ses photos. Que faire d'autre ? C'était la seule chose à faire. Elle n'était pas française, célibataire. Il lui fallait sa liberté pour la vie qu'elle avait à mener. Elle ne pouvait l'obtenir que dans le mariage. Nous nous sommes mariés, voilà et je suis reparti chez moi. On est restés bons amis, des mariés très bons amis. L'homme qu'elle aimait, je l'ai engagé sur un film. On a bien travaillé ensemble. C'est quelqu'un de talentueux. On s'est bien entendus. Il allait voir d'autres femmes par moments, il ne pouvait pas s'en empêcher. Il était très beau, très séduisant, les femmes le trouvaient irrésistible. Ma femme a beaucoup souffert, et puis ça lui est passé. Elle s'est détachée de lui pour moins souffrir. Ça a fonctionné, je crois, c'est ce qu'elle dit. J'ai voulu divorcer. Elle aussi. Les événements, la guerre... Ça ne s'est pas fait.

LA JEUNE FEMME. – Vous vous êtes fait complètement avoir.

JORIS. – Vous croyez ?

LA JEUNE FEMME. – Ça me dégoûte.

JORIS. – Je ne crois pas.

LA JEUNE FEMME. – Je sais encore ce que je pense.

JORIS. – Vous avez de la chance. Moi je ne sais pas.

LA JEUNE FEMME. – C'est des manières.

JORIS. – Non je vous assure.

LA JEUNE FEMME. – Vous faites des films sur quoi ?

JORIS. – Les révolutions.

LA JEUNE FEMME. – Il y en a tant que ça ?

JORIS. – Beaucoup plus qu'on ne pense. Des personnes qui se soulèvent pour changer leurs conditions de vie.

LA JEUNE FEMME. – Je ne pensais pas que vous faisiez ce genre de films.

JORIS. – Vous imaginiez quoi ?

LA JEUNE FEMME. – Le genre tous nus ensemble dans la même poêle.

JORIS. – Vous êtes beaucoup plus jeune que moi.

LA JEUNE FEMME. – Ça ne m'empêche pas d'être stricte. Elle n'a pas fini sa Suze ?

JORIS. – Elle ne reviendra pas.

LA JEUNE FEMME. – Vous êtes son larbin.

JORIS. – Je ne le prends pas comme ça.

LA JEUNE FEMME. – Tous les goûts sont dans la nature.

JORIS. – Et vous ? Quels sont vos goûts ?

LA JEUNE FEMME. – Classiques.

JORIS. – Qu'est-ce que vous voulez dire par là ?

LA JEUNE FEMME. – Comme le sel et le poivre dans leur bateau sur la table.

JORIS. – La maison, je vais l'acheter.

LA JEUNE FEMME. – Elle est déjà à vous.

JORIS. – Elle est à son nom.

LA JEUNE FEMME. – Je parie que c'est vous qui l'avez payée.

JORIS. – Je la lui ai offerte, je vous l'ai dit, il y a des années.

LA JEUNE FEMME. – Ça gagne les films sur la révolution.

JORIS. – Ça coûte.

LA JEUNE FEMME. – D'où il vient cet argent ?

JORIS. – De mes parents. De mon père. Son entreprise est devenue la mienne.

LA JEUNE FEMME. – Ça ne me regarde pas.

JORIS. – J'allais vous le dire.

LA JEUNE FEMME. – Elle ne doit pas savoir ?

JORIS. – Non.

LA JEUNE FEMME. – Vous avez l'air de l'agneau mais c'est vous qui décidez. Vous allez lui offrir de nouveau ?

JORIS. – Les maisons c'est pas vraiment son truc.

LA JEUNE FEMME. – Il faut bien qu'elle vive quelque part.

JORIS. – Elle trouve toujours.

LA JEUNE FEMME. – Vous allez vous y installer ?

JORIS. – J'ai déjà une maison.

LA JEUNE FEMME. – C'est pour la location ? L'agence peut également /

JORIS. – Je ne voudrais pas que n'importe qui l'habite.

LA JEUNE FEMME. – Une maison vide c'est comme un jardin sans herbe.

JORIS. – C'est ma maison, d'accord ?

LA JEUNE FEMME. – Chacun fait comme il pense. Je dirige pas le pays.

JORIS. – On va négocier son prix quand même.

LA JEUNE FEMME. – Pour être crédibles ?

JORIS. – Parce qu'elle est chère.

LA JEUNE FEMME. – Elle refuse. Elle me l'a bien spécifié.

JORIS. – Elle baissera.

LA JEUNE FEMME. – Ça vous fait jouir ?

JORIS. – Pardon ? Je ne crois pas vous permettre.

LA JEUNE FEMME. – On peut parler de tout et puis en fait non.

JORIS. – J'aimerais bien vous filmer.

LA JEUNE FEMME. – On ne me filme pas.

JORIS. – Et je suis sûr que ça lui dirait de faire votre portrait.

LA JEUNE FEMME. – Pas de photo non plus.

JORIS. – Les gens aiment ça habituellement. Vous, qu'est-ce qui vous fait jouir ?

LA JEUNE FEMME. – Je ne sais pas encore.

JORIS. – Vous n'êtes peut-être pas si classique que ça.

LA JEUNE FEMME. – Y a pas plus classique que moi.

JORIS. – Vous vous privez peut-être de quelque chose.

LA JEUNE FEMME. – C'est pas la première fois, ni la dernière. Faites-lui signer le contrat. Je m'occupe de la vente.

*Deux ans plus tard.*

JORIS. – J'ai ouvert la maison. Elle est ouverte. Elle est à toi.

SIMONE. – Merci.

JORIS. – Tu fais comme chez toi.

SIMONE. – Comme chez moi.

JORIS. – Elle est assez vide.

SIMONE. – C'est bien. Il n'y aura pas de compensation en nature.

JORIS. – Tu dis ça comme ça ? C'était clair.

SIMONE. – C'est encore plus clair. Tu fais ça souvent ? Tu héberges des artistes, des femmes, c'est ça ?

JORIS. – C'est vrai, ce sont souvent des femmes.

SIMONE. – Toujours.

JORIS. – Tu es renseignée.

SIMONE. – Je n'en savais rien. Mais c'est donc ça. Elles travaillent. Elles créent.

JORIS. – Elles font ce qu'elles ont à faire. Elles prennent le temps qu'il leur faut et puis elles s'en vont.

SIMONE. – Il n'y a pas de contrepartie ?

JORIS. – À proprement parler, non. Je ne crois pas. Enfin. Si, j'imagine. Il finit toujours par y en avoir.

SIMONE. – C'est bien ce que je pense. C'est aussi mon avis.

JORIS. – Parfois des années plus tard.

SIMONE. – Tu les appelles et tu exiges quoi ?

JORIS. – Ça ne se passe pas comme ça. Je n'ai aucun pouvoir sur elles. Ce n'est pas de les avoir logées quelques semaines, quelques mois. Un lien simple-ment.

SIMONE. – Un fil à la patte ? Une corde au cou ?

JORIS. – Oh non. Je ne crois pas. Je n'espère pas. Un ruban oublié au fond d'un sac plutôt.

SIMONE. – Je ne comprends pas.

JORIS. – Un souvenir qu'on retrouve qui évoque... de la sympathie ? De la reconnaissance ? Qui sait ? De l'affection.

SIMONE. – Je te laisserai quelque chose. Je ne sais pas encore quoi.

JORIS. – Pas d'argent. C'est la seule règle.

SIMONE. – Il y en a d'autres ?

JORIS. – Les élémentaires. Laver ce qu'on a sali. Une attention au bruit après une certaine heure.

SIMONE. – Les visiteurs ?

JORIS. – Je préfère que tu ailles faire ça ailleurs.

SIMONE. – Pardon ?

JORIS. – Tout ce qu'on fait avec les gens. Il y a le voisinage. Je ne veux pas de problèmes. Je fais ça simplement. Je n'ai pas envie que ça prenne des proportions. Je n'accueille pas de couples. Ce n'est pas l'idée.

SIMONE. – L'idée ?

JORIS. – Il n'y en a pas. Je ne te cache rien. Ça s'est fait petit à petit, l'air de rien. Cette maison qu'il ne fallait pas laisser seule. Enfin vide. J'ai rendu service une fois. Peu à peu une logique se crée. Des règles s'inventent sans moi mais auxquelles je tiens.

SIMONE. – C'est parfait. Je préfère quand c'est clair. J'ai besoin que ce soit clair.

JORIS. – C'est tout à fait clair. Je ne te demanderai rien que tu ne veuilles pas me donner.

SIMONE. – Mon Dieu ce n'est pas clair du tout.

JORIS. – Mais si c'est tout à fait clair. On ne se verra plus. Une femme passera une fois par jour. Elle connaît la maison. Elle fait attention au jardin. Elle ne touche à rien. Elle sait qu'il faut respecter le travail que tu feras. Je te souhaite un bon séjour. Productif.

SIMONE. – Tu as vu ce que je fais ?

JORIS. – Non.

SIMONE. – Ça ne te plaira peut-être pas.

JORIS. – Ça arrive.

SIMONE. – Je ne m'excuse pas.

JORIS. – Tu as raison.  
Il y a une autre règle.

SIMONE. – Oui.

JORIS. – On ne se tue pas ici. Si on meurt c'est sans le faire exprès. On laisse le futur intact pour les autres après qui viendront ici.